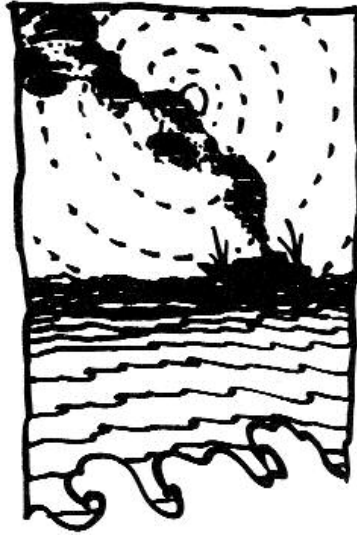


Cédric Fabre



Ma ville étrangère

Auteur de deux romans : *La Commune des minots* dans la Série Noire, et *La Pente si sage de la vie* (à paraître chez Baleine en septembre 2001), Cédric Fabre nous donne un récit d'apprentissage, à l'épreuve de l'étranger, dans son retour au pays natal.

Né en 1968 à Saint-Louis du Sénégal, Cédric Fabre a passé son enfance entre le Sénégal, la Côte-d'Ivoire, le Gabon et le Brésil.

Journaliste indépendant, il tient une chronique "Polar" mensuelle pour *L'Humanité* et collabore régulièrement à *Témoignage chrétien* et au *Magazine littéraire*.

SAINT-LOUIS EST UNE VILLE ÉCLATÉE : on s’y sent pris dans les mailles d’une toile tissée par les bras capricieux du fleuve Sénégal qui ont découpé des îles, des langues sablonneuses, des marécages. Ma terre-mère est entre le sable, l’eau et la terre. Entre deux eaux, d’ailleurs : l’eau salée de l’océan et l’eau du fleuve, mi-salée à l’embouchure, douce plus haut, où le parc du Djoudj est le royaume des pélicans. Comme tant d’autres cités, Saint-Louis est à la fois une et multiple; ses gens sont nés de filiations malmenées, brisées, d’une histoire blessée. Le fleuve a porté ce crime, les trafics d’esclaves, et Saint-Louis s’est bâtie sur ces fils rompus, ces fils et ces filles arrachés à leur vie et à la terre qui les a engendrés.

Les îles de Sor et de N’Dar sont reliées par des ponts, dont le fameux pont Faid-herbe, que ma mère traversait chaque jour, il y a vingt-six ans, pour aller au lycée donner ses cours de français et de latin.

Nous sommes en 1994. Je viens à la rencontre de ma ville natale. Nous marchons le long du village de pêcheurs, mon ami dakarois Babacar et moi. Il me désigne du doigt la maternité. Ce bâtiment ocre imposant, que je distingue au-delà d’un tas d’ordures et d’une mare d’eau boueuse...

C’est là, devant cette grille d’hôpital que, le 18 mars 1968, ma mère me tenait dans ses bras, encore vêtue d’une robe de chambre tachée de sang, et qu’elle attendait. Les infirmières lui avaient demandé de laisser la place : “Le bébé se porte bien, rentrez chez vous.” Et ma mère, mise à la porte de la maternité, attendait mon père parti chercher un taxi. La sage-femme, mademoiselle Diarra, venait de me mettre au monde.

Vingt-six ans plus tard, je viens donc m’approprier – me réapproprier – ma ville. Comme quai d’arrivée. Car pour moi, Saint-Louis avait toujours été un quai de tous les départs, ceux des esclaves, en premier lieu ; le mien, ensuite, à deux ans. Les deux petites îles loties qui forment Saint-Louis sont coincées entre la Mauritanie, ou l’appel du désert, et la Langue de Barbarie, cette immense bande de sable, de plages, au nom délicieux et salé. Au-delà : l’océan, désert d’eau.

Babacar, l’ami serere, craint Saint-Louis, ville métissée, partagée entre Peuls, Wolofs, Toucouleurs, et Blancs. Il dit que c’est une ville de voyous ; des jeunes squattent les tables ombragées du bar de l’Hôtel de la Poste. Ce grand maigre avec des dreadlocks qui ne cesse de passer de table en table et qui souffle à tous les touristes qu’il peut “se rendre utile, il suffit de demander”, il paraît qu’il a même déjà violé une fille, qu’il est connu des services de police. Son ami, le métis au sourire écarlate, aux yeux brillants et humides, habillé d’un pantalon à pinces et d’une chemise Lacoste, s’assoit à une table, se fait payer une bière, disserte sur l’amitié qui lie les Français aux Sénégalais, se lève, va se faire

payer à boire à la table voisine. Personne ne sait ce qu'il cherche. Il "arpente". Babacar me dit de me méfier, affirme que ces deux-là préparent un sale coup. Babacar préfère partir, il va acheter de l'herbe aux Mauritaniens et fumer tranquillement à l'écart, à l'ombre d'une vieille bâtisse en béton, couverte de graffitis, et qui était jadis l'un des bureaux de "l'hydrobase", d'où Mermoz décollait, les soutes de son avion pleines de sacs postaux.

Je suis venu pour être chez moi. Je veux me laisser engloutir par la ville. Je veux me laisser glisser dans ses entrailles. Je ne crains rien ni personne. Ce ventre bruyant, c'est celui de ma terre-mère.

Les palmiers qui dominent les petites places ombragées, les bougainvilliers qui surplombent les murets, ou s'étendent au-dessus des vérandas des maisons coloniales, ces deux immenses châteaux d'eau, ces rues foisonnantes de monde, ces fillettes qui portent sur le dos leur petit frère enveloppé dans un pagne, leur mère qui portent sur la tête une immense bassine de poissons : je ne suis que partiellement, et fugitivement, inclus dans cette histoire. Mais j'aime ce charme des maisons blanches aux murs lépreux, et j'aime ces gens comme mes frères ; j'aime ces femmes qui écaillent le poisson entre les planches de bois de leurs cabanes de pêcheurs, près des enclos où quelques moutons faméliques et quelques poulets déplumés cherchent désespérément un bout de quelque chose à manger en fouillant le sable... Elles sont mes mères.

En même temps, le bluesman noir Lucky Peterson est arrivé à Saint-Louis pour le Festival de jazz. C'est la première fois qu'il met les pieds sur la terre qui a vu naître ses ancêtres. Il est venu jouer ici pour remonter les sources du mal. Mais il est américain : pour les Saint-Louisiens, il est donc "blanc". "La terre-mère est ingrate", pense-t-il. Son saxophoniste se triture nerveusement les doigts, picolant au bar de l'Hôtel de la Poste en attendant le concert du soir : "Je veux jouer, mec, putain, je veux jouer." Il ne quittera pas le bar de la journée.

Et ces quelques jours qui vont me porter sont étranges. Ils sont faits d'images qui n'ont pas, *a priori*, leur place dans le fil de l'histoire. C'est cette étrangeté qui va m'apprendre à être un étranger. Pourtant, je me crois encore familier du lieu. Le batteur de Lucky Peterson, un colosse métis, a décidé d'aller faire du roller dans les rues de la ville, des rues pavées, goudronnées, mais recouvertes d'une couche de sable. Le gars râle, s'accroche à l'épaule de son guide, un guide officiel de l'office de tourisme... Les roues des patins sont coincées, elles s'enfoncent dans le sable, mais le gars persiste et les enfants rigolent. Le spectacle est davantage cocasse que grotesque.

Et moi, j'arpente Saint-Louis avec Babacar. "Vieux", qui a mon âge, que nous avons rencontré dans un bar, nous accompagne. Il est né ici, a grandi ici, a eu son bac ici... Et il traîne ici... Il semble épuisé, il porte une tout autre fatigue

que celle de quelques nuits sans sommeil : il est las de la vie que Saint-Louis, sa ville, veut lui fabriquer... Il ne sait pas s'en inventer une autre, alors il a décidé d'être "quelqu'un de bien", même s'il confesse qu'il ne comprend pas très bien ce que cela peut signifier. Il dit juste qu'il ne veut pas être roublard ou voleur comme ses copains d'enfance. On veut lui donner de l'argent pour la visite de la ville ; il refuse. Il ne sait pas où il couchera demain, ni après-demain... Et cela l'épuise... Finalement, c'est lui qui se laisse guider, trop las de faire des choix. Il se laisse entraîner pour boire quelques bières.

Nous nous attablons à la terrasse d'un café minable, sur le quai qui fait face au village de pêcheurs de Guet N'Dar. Vieux nous présente Djibby, dont l'apparition ressemble à une hallucination. Djibby est en costume cravate, une montre à gousset dans la poche de son pantalon... Il ne sourit pas, ses yeux semblent inexpressifs. Il a entre les mains un carnet de tickets ; on dirait des tickets de tombola. Ce sont en fait des "cartes de membre", nous explique-t-il : il veut que j'adhère à son association de jazz. Pour moi, c'est gratuit... Je ne sais pas pourquoi. Il sue à grosses gouttes, ajuste son noeud de cravate, écrit mon nom sur la carte, sort un tampon de sa poche, tamponne la carte, me la tend ; il me demande de signer, puis appose à son tour sa signature, sous la mention : "Le Président". Puis il s'en va, après m'avoir dit de ne pas oublier de mettre ma photo...

La nuit tombe, on ne l'a même pas vu arriver. On a juste vu les visages des uns et des autres prendre des tons plus éclatants. Le ciel est devenu orange et rose. Babacar et moi allons marcher dans les petites rues où les *talibés* en haillons et aux crânes rasés agitent leur boîte de conserve vide pour une pièce. Ils ont suivi le marabout jusqu'ici, dans ses migrations. Le marabout en fait de bons musulmans, et les petits, de 5 à 11 ans, mendient pour le marabout. Babacar leur demande de réciter un verset du Coran ; ils bégayent trois mots, Babacar les arrête, leur donne une piécette... Ils sourient. Quand les parents confient leur enfant au marabout, le contrat est scellé oralement : "Tu ne nous dois que ses os." Autrement dit, le marabout a droit de vie ou de mort sur ses disciples.

Saint-Louis a eu droit de vie et de mort sur moi.

Les cinq premiers jours de ma vie, je n'ai pas existé. Ma naissance officielle est un mystère : quand mon père est allé "me" déclarer, on lui a dit de repasser, car il n'avait pas le bon papier ; puis le bureau des naissances fut fermé trois jours, et lorsque mon père a pu signer les papiers et faire enregistrer mon acte de naissance au consulat, le fonctionnaire n'a pu faire autrement que de l'enregistrer à la date du jour, soit le 23 mars, soit cinq jours après que ma mère ait accouché. Si j'étais mort entre-temps, je ne serais pas officiellement mort ; je

n'aurais tout bonnement jamais existé...

On lève les yeux, à la nuit tombante, vers les balcons en fer forgé des anciennes demeures des mulâtresses : ce sont elles qui tenaient les maisons closes, même après l'abolition de l'esclavage.

L'apprentissage de ma ville natale passe par une sourde culpabilité. Car je fus peut-être un jour, en 1796, ou en 1811, ce capitaine-négrier qui viola et engrossa une jeune fille dans une de ces maisons.

On quitte le centre de N'Dar, et on marche jusqu'au musée historique de la ville. Il est fermé. On va fumer un pétard sur le bord du fleuve. Le mouvement des eaux fait de légers remous entre les morceaux de rochers sur lesquels nous sommes assis. Des feuilles de papiers sont éparses, à peine agitées par le vent. Certaines se laissent délayer par l'eau sur le flanc de la pierre. Cela ressemble à une pile de tracts jetés à la mer. J'en ramasse une. Elle est signée Théodore Monod... C'est une liste de matériel pour une expédition ; la lettre est datée de 1950 : un moulin à café, deux couvertures, une lampe à pétrole... J'apprendrais plus tard que le musée de Saint-Louis s'est ainsi débarrassé de ses archives : en les jetant au fleuve. Une mémoire engloutie. Les papiers sont doucement portés par un courant qui les emmène à l'embouchure du fleuve, vers la mer.

Je ramasse quelques lettres, qui me paraissent être un trésor inestimable, sous le regard dubitatif de Babacar, qui est pressé d'aller écouter le concert de Lucky Peterson.

Plus étrange encore sera l'aboutissement, l'accouchement, le point d'orgue de ces jours d'errances hagardes, la mienne, celle de Babacar, celle de "Vieux"...

Au Ponty, un bar de nuit sur les quais du fleuve.

La chaleur est moite et salée ; tous les mauvais garçons de la ville se sont donné rendez-vous là. L'immense et unique salle au plafond haut est éclairée par quelques loupottes de couleurs, juste quelques watts, quelques rais de lumière dans lesquels dansent les volutes de fumée, dans un brouhaha de rires hystériques, de cris rauques et de musique improvisée. Il y a une petite scène, et des djembés posés là. Le patron, un jeune Peul au regard tendu, sert des bières, invite ceux qu'il appelle "ses hôtes" – quelques Blancs... – à s'asseoir et stoppe net une bagarre en menaçant simplement du doigt les agitateurs.

Quelques musiciens de Lucky Peterson ont échoué là. Le saxophoniste a accepté de faire un bœuf avec les percussionnistes du coin. Il paraît épuisé. Il fait signe qu'il veut arrêter ; on l'encourage à continuer. Sourire crispé, il reprend son saxo et poursuit. Des couacs, un souffle mal assuré.

Le concert s'est terminé une heure plus tôt dans une pagaille monstre. Lucky a mis le feu aux entrepôts Peyrissac ; sourire vitrifié et yeux électriques, il s'est lancé dans un solo interminable, avec sa guitare sans fil ; il est allé jouer dans la

foule, puis est carrément sorti de la salle, finalement trop petite pour contenir toute la fureur de sa musique, et il s'est retrouvé à jouer à ciel ouvert, dehors, entre les pirogues. Les gamins qui n'avaient pu rentrer le regardaient d'un air ébahi : il touchait les cordes ici, la musique résonnait là-bas, au fin fond des entrepôts, à l'intérieur. Puis il est rentré, en continuant à gratter, et la foule l'a suivi, les *talibés*, les jeunes qui n'avaient pu payer leur place, tous ont débordé les videurs, et ont envahi la salle surchauffée. L'éclairage est devenu vacillant ; et le concert s'est terminé. Le public a hurlé à Lucky Peterson de lui offrir une dernière chanson. Mais il a quitté la scène et les lumières jaunes se sont rallumées. Alors les chaises se sont mises à voler, et une grosse bagarre a éclaté.

J'ai dit à Babacar qu'il valait mieux finir la soirée ailleurs, et c'est comme ça qu'on s'est retrouvé ici, au Ponty.

Une étrange soirée. Deux jours insaisissables. Deux jours où j'ai existé entre "la légende familiale" et l'étrange réalité d'une ville, qui m'a inclus entre ses plis sans conviction. Et ma conviction : cette ville-mère n'est pas forcément ingrate. Elle m'a fait naître, puis je suis allé grandir ailleurs, parti à deux ans pour Dakar. C'était moi, l'ingrat.

Ma ville natale est un lieu introuvable. Une histoire non tangible, comme retenue prisonnière dans les volutes de chaleur humide.

Nous sommes donc au Ponty. Assis à une table, avec quelques coopérants blancs, quelques amis sénégalais, quelques verres. Le métis qui traîne depuis deux jours au bar de l'Hôtel de la Poste est là, toujours tout sourire, implacable, inébranlable. Il aime mon pull. Il le veut. Les esprits s'échauffent. Un grand maigre à la peau très foncée veut que je joue du djembé. Le visage effrayé et transpirant du saxophoniste me dissuade. Il n'en peut plus. Dès qu'il essaye de reprendre sa respiration, il est cerné par des jeunes agressifs qui lui font signe de continuer.

Je refuse de jouer du djembé. Je suis ici chez moi. Je suis né ici. Personne ne m'obligera à jouer. Le métis arbore un sourire de plus en plus effrayant, les yeux humides et exorbités. Il tire sur mon tee-shirt. Puis le saxophoniste craque ; il repose son instrument et fait un geste du bras comme pour dire qu'il capitule. L'électricité qui flottait dans l'air tend les peaux, effleure et chatouille les poils des bras, et court derrière l'échine. Les gens s'agitent. Le patron vient nous voir, nous demande de sortir.

Et c'est la cohue.

Mes frères noirs, les Saint-Louisiens, nous jettent dehors ; on prend des coups, on gueule, on est prêt à en découdre avec ceux qui nous agrippent, on frappe au hasard. Le patron nous tire finalement sur le quai et fait rentrer les autres. La femme d'un des coopérants découvre qu'on lui a volé son portefeuille. Le

patron entre dans le bar. On attend, on se frotte le visage. Cinq minutes après, il ressort, tend le portefeuille à notre amie. Il a été vidé. Il nous salue. Désolé. Babacar, lui, est resté dans le bar.

Cette ville et ces gens viennent de me révéler que le réel et la mythologie – celle que je m'étais bâtie – sont deux espaces qui se rejoignent. Comme l'eau de la mer et l'eau du fleuve qui se rencontrent en un endroit que personne ne saurait localiser avec précision.

Je m'approche du fleuve. Le jour se lève ; des reflets argentés flottent à la surface de l'eau. Je marche en direction du pont Faidherbe, j'ai sauvé mon pull. Celui auquel je tiens le plus, un cadeau de mon père. Des pêcheurs me regardent passer en se demandant probablement ce que je fais ici.

Je suis étranger.

Et apaisé de le savoir enfin.